

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Il pleut sur les cimetières et sur les villes

Denise Désautels (poèmes) et Monique Bertrand (photographies), *Cimetières : la rage muette*, Montréal, Dazibao, coll. « Des photographes » 1995, 100 p., 29,95 \$.

Marlene Belley, *Les jours sont trop longs pour se mentir*, Ottawa, le Nordir, 1995, 52 p., 10 \$.

Jean-Paul Daoust, *111, Wooster Street*, Montréal, VLB, 1996, 160 p., 16,95 \$.

Gérald Leblanc, *Éloge du chiac*, Moncton, Perce-Neige, 1995, 124 p., 12,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1996). Compte rendu de [Il pleut sur les cimetières et sur les villes / Denise Désautels (poèmes) et Monique Bertrand (photographies), *Cimetières : la rage muette*, Montréal, Dazibao, coll. « Des photographes » 1995, 100 p., 29,95 \$. / Marlene Belley, *Les jours sont trop longs pour se mentir*, Ottawa, le Nordir, 1995, 52 p., 10 \$. / Jean-Paul Daoust, *111, Wooster Street*, Montréal, VLB, 1996, 160 p., 16,95 \$. / Gérald Leblanc, *Éloge du chiac*, Moncton, Perce-Neige, 1995, 124 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (83), 35–36.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Denise Desautels (poèmes) et Monique Bertrand (photographies), *Cimetières : la rage muette*, Montréal, Dazibao, coll. « Des photographes », 1995, 100 p., 29,95 \$.

Marlène Belley, *Les jours sont trop longs pour se mentir*, Ottawa, le Nordir, 1995, 52 p., 10 \$.

Jean-Paul Daoust, *111, Wooster Street*, Montréal, VLB, 1996, 160 p., 16,95 \$.

Gérald Leblanc, *Éloge du chiac*, Moncton, Perce-Neige, 1995, 124 p., 12,95 \$.

Il pleut sur les cimetières et sur les villes

Voyage au pays des morts ou de l'excès, promesses
de jours francs et de paroles reconnues

POÉSIE

Hugues Corriveau

« **E** LLES AURAIENT LONGUEMENT VIREVOLTÉ », ces femmes de Denise Desautels qui vont autour des choses de la mort, comme ces mouches si terribles, ces insectes d'odeur et ces formes racées de Monique Bertrand. Le livre que viennent ensemble de publier cette auteure et cette artiste est en tout point accompli. D'une beauté formelle exemplaire, ce livre est une vitrine d'entomologiste curieux, un recueil d'une vibrante voix qui psalmodie les vivantes, éternelles envoûtées par la flamme et les tombeaux, par ce qui de la vie se réalise toujours au delà de l'essentielle réconciliation avant toute mémoire. Les textes de Desautels, blocs de prose enroulée autour d'un sujet forcément dérangeant, ont la grande qualité de renouveler la poétique de l'auteure après ces grands textes des dernières années qu'ont été *Leçons de Venise*, *Mais la menace est une belle extravagance*, tous deux primés. La poésie suit des méandres, s'étonne et s'émeut. La poésie souhaite l'accomplissement du désir des femmes, cherche une vision radicale de l'après, de ce qui, derrière les choses, les tristesses, les émois, se tend par-delà la vie, jusqu'à la mort, jusqu'à ce que sourdent, au cœur des mots, les violences calmes de la peur et de

l'envoûtement, jusqu'à ce qu'on entende ces insectes de bruit autour des morts, comme dans la vie même, ces troublants élytres qui bruissent, étourdissent. « Sa vie dans le murmure quasi imperceptible des matériaux les plus dérisoires et des cadavres d'insectes » (p. 41) accompagne et témoigne, entreprend de renaître :

C'est toujours comme ça, tout petit, dérisoire, la tragédie, et pourtant on s'y fait, comme on dit, comme on se fait à l'ambiguïté des saisons et jusqu'aux flétrissures de l'âme dont elle est responsable, aux amours qu'on achève bien, aux ruines, presque trop pures, qu'on épie d'un regard louche avant de les photographier, aux cimetières sur lesquels on arrive même à s'attendrir. (p. 16)

Le ton est donné à ce très grand texte qui va, obscure mélodie en bouche, visiter des coins de l'être qui ne sont pas toujours très heureux, des passions et d'admirables faiblesses. Denise Desautels parvient à une forme dense de ce qu'est la véritable poésie en prose, elle y suit un fil

cousu très fin à partir de ses angoisses et du trouble que la vie répand quand on décide d'en regarder bien en face les terribles effets. Denise Desautels ajoute un livre grave à son œuvre, sombre même, mais qui la porte encore plus loin dans sa recherche d'une voix tissée à partir des œuvres d'art, à partir d'un imaginaire qui, apparenté au sien, fait contrepoint, coda, musique. Monique Bertrand, dans les magnifiques photos pliées comme des trésors secrets, regroupées en deuxième partie du livre, semble à elle seule tenir à l'œil le lieu imaginaire des poèmes, ouvrir en bout de ligne les images secrètes qui ont fait naître les mots, qui en font tenir le pari.

La vérité troublante

S'il est vrai, comme le dit le titre du recueil de Marlène Belley, que les jours sont trop longs pour se mentir, c'est que la poète a soutenu le défi de la vérité dans son premier recueil qui lui a valu cette année le prix Émile-Nelligan. Prix largement mérité pour un très court recueil écrit avec une rare intensité, une volonté remarquable de regarder les malheurs en face, les conséquences prégnantes de la vie quotidienne quand elle est marquée jusqu'à l'os par le drame intérieur, par un impérieux besoin de ne rien se cacher, de ne jamais se mentir sur la cruauté du soleil, des ombres, des souvenirs comme des doutes. Cette voix nouvelle dans notre littérature va aussi aux confins de la prose, du récit même, mais avec cette souplesse des images qui jamais ne s'éloignent du poétique, tellement que jamais on n'oublie que ces longs fils de prose sont aussi venus du souffle poétique. Beau recueil parce qu'incisif, parce que redoutable aussi de lucidité. Dès les premiers textes, l'auteure démenage ! Quoi de plus prosaïque, de plus banal se dira-t-on, et puis non en fait, non, c'est la mise en boîte des souvenirs, du temps, de soi-même peut-être, dans cet oubli, qui s'accomplit, dans ce déplacement qui nous déporte, devant cet avenir qui s'abîme dans l'inquiétude de tout perdre. Marlène Belley, ouvrant ainsi la voix à cette angoisse sous-jacente du dépaysement, fouille des secrets qu'en chacun de nous nous savons reconnaître :

(A-t-on déjà vu une femme dans une boîte, sauf pour la couper en deux avant les applaudissements, ou pour l'offrir à des hommes affairés [...])

Sans logis à ma démesure, je m'entrepouse, sans assurance,



Denise
Desautels



faute de temps et d'inertie. J'ai quand même écrit « Fragile » sur la boîte. On croira à du verre ou à un bibelot, à un miroir peut-être, ou, en ouvrant délicatement, à un souvenir, d'un amour quelconque, perdu. (p. 16)

Marlène Belley signe un premier recueil tout en mineur, avec certains fracas dans la conscience qu'elle a du sort réservé aux femmes, dans ce qu'elle formule entre ses lèvres de cris sourds, des plaies si vives que les images suffoquent. Ainsi, au détour d'un texte très fort, alors qu'elle pense à des femmes dont le sort commun foudroie, elle regarde, étrangement calme, « [c]eux qui ont perdu [sa] sœur dans une penderie / dans un grand fracas de cintres » (p. 24). C'est sans ciller que la nouvelle poète affronte ainsi les horreurs, la fin parfois accablante. Les recueils s'écrivent ainsi, en toute lucidité, pour que la poésie sache encore une fois trouver le cœur rouge du bonheur.

La ville troublante

Le bruit sur Wooster Street, la vie, New York et l'éblouissement de la cité folle, la vie sur Wooster Street, la passion, les amours, et les... et les... Comment nommer au juste cette folie quotidienne, cette énergie quand le hasard fait que l'on vit à New York, la délirante, pendant six mois, que l'on est poète, que l'on veut en témoigner ? Voici ce qu'a voulu faire Jean-Paul Daoust, l'extravagant et le dandy, le fou des villes et de New York dans son très prenant recueil *111, Wooster Street*, adresse du studio du Québec à New York où les boursiers ou les boursières résident, sont heureux ou heureuses, s'accomplissent. Qu'il pleuve ou qu'il neige sur Wooster Street, que la chaleur y soit implacable, accablante, qu'elle fasse fuir les gens à la plage de Long Island, que New York prenne toute la place dans la pensée devenue folle d'elle, d'amour pour la mégapole, il y a là poésie, il y a là tension certaine vers la poésie. Jean-Paul Daoust y écrira des pages vibrantes autour de son plaisir, sans fard ni retenue, avec la verve qu'on lui connaît, dès lors qu'il parle de l'Amérique. Parce que Jean-Paul Daoust n'est pas qu'un poète, il est un vivant des villes, des cités aux offrandes surréelles et opulentes, parce que Jean-Paul Daoust a l'écriture urbaine. Le poète « écoute le cantique de cette ville » (p. 11) aimée, avec cette nuance d'audace et de furieuse passion, comme il se doit, comme il l'avale. Longue « Escalade », que ces six mois passés dans la désespérance à voir filer le temps, dans la candeur de tout aspirer, dans l'improbable arrêt qui ferait se poursuivre le rêve enfin réalisé :

*New York
Sobo
Ces bars
Où je ne peux m'empêcher d'arrêter
Pour vivre les images de l'alcool
Ses mirages où passe la caravane
Des corps ultramodernes
Que contemplant les yeux du cœur
Quand il lève ses paupières de dragon
Pour te voir surgir comme la mer
Alors un poète laisse les mots
Aller à leur perte* (p. 38)

Jusqu'à « l'Épilogue » angoissé qui clôt le recueil sur l'affolement des disparitions pressenties, sur le désastre de partir sans laisser de trace, des poèmes-fleuves, de longues anaphores vocaliques pour que le souf-

fle du poète s'allonge incessamment. Voici un recueil plein de tendresse et d'inquiétude, voici un livre du bonheur passager, sur l'éphémère et sur la faim insatiable, hymne à la vie rêvée et urbaine, violent coup de cœur pour un lieu qu'à la main on ressent comme un corps. « L'ange de Manhattan » pourrait bien être un poète errant dans la cité nocturne, de bar en bar, de texte en texte, jusqu'aux « Gay Games » affolés, dans la perte et la maladie, dans l'anxiété d'une réalité foudroyante. Recueil de contrastes exacerbés où se rencontrent à la fois l'euphorie d'une cité bénie et une tendresse des corps en voie de mourir de plaisir, du plaisir, du corps même dans sa fragilité.

La parole troublante

« je te parlerai / anyway / dans la mélodie / de ces mots / avec l'intonation / qu'il faut / je te parlerai / près du corps / avec les mots / qui collent / à la peau / et à l'histoire » (p. 14). Voici comment entreprend d'écrire Gérald Leblanc quand il décide de faire *L'éloge du chiac*. Passe alors, à travers sa souffrance personnelle d'être en quelque sorte dans cet exil lointain des mots tout mélangés, des langues « babéliennes », des apartés culturels, une force vive d'amour et de témoignage dont la poésie a peu à gagner. Voici un « recueil » écrit en vers, mais qui transporte en ses phrases une préoccupation sociale si écrasante que la poésie s'en trouve souvent un peu lésée. Mais peu importe au fond qu'ici soit réalisé le poème... car le désir de Gérald Leblanc est autre, il tient au sens de sa langue, à une survie personnelle dans son identité. Ce livre tient compte du temps qui fragilise les êtres et leur langage, les passions qui s'étiolent, la force qui mange chaque jour les élans, les cœurs, les voix identitaires. Ce qui compte au fond, c'est d'y croire, de donner vie au :

*[...] réseau interne des émotions
le corps éveillé en état de réception
quand un semblant de dialogue
s'établit avec l'extérieur
c'est déjà un sujet de poésie
on passera d'une langue à l'autre
dans la même langue
and wonder what next* (p. 17)

Et quand la poésie retrouve enfin ses droits, c'est dans des confidences d'une très belle efficacité qu'elle rejoint le lecteur pour lui donner à penser la vie traversière :

*les mots rattrapent ma vie quotidienne
en cernent le mystère et l'évidence
s'enlignent parfois comme un chant
ou un cri de détresse
les mots me rattrapent
dans le silence du matin
donnent au jour
la direction et l'apesanteur
les mots arrivent dans la ville visible* (p. 90)

Et Gérald Leblanc, troublé dans cette révélation attendue, vit de l'euphorie transitoire qui le mène à lui-même, autrement identifié, accaparé par son être de mots, de témoin. Avec lui, « nous remontons une marée mnémonique » (p. 120), et nous lui prenons quelques mots, au passage, en nous rappelant que nous aussi dans notre identité, nous avons de ces mots barbares et usuels qui nous écartèlent.



Jean-Paul Daoust



Gérald Leblanc

